

Emmenez-moi toucher l'horizon

Brigitte Lajonie

Extrait

Sarah

Lorsque je rentre, quelques clients de l'hôtel, touristes de l'arrière-saison, profitent sur la terrasse d'une des soirées tout en douceur que peut offrir septembre. Certains dégustent une bière et parlent bruyamment. Je leur adresse un sourire commercial. Je ne suis pas d'humeur à entamer le dialogue. L'hôtel est complet ce soir. Je m'enquiers des prochaines arrivées auprès de Nicolas, un jeune saisonnier embauché pour la période estivale. Je fais un dernier point avec lui avant de rejoindre une aile attenante de l'hôtel où se trouve notre appartement. Je viendrai prendre la relève vers vingt-deux heures à la fin de son service.

Cyril n'est pas encore rentré. Je jette mon sac sur un des fauteuils du salon avant de m'affaler dans le confort du sofa. Je reste là sans bouger, la tête renversée sur le dossier moelleux du canapé, les yeux fixés au plafond. Je me sens vide, le silence de ma solitude m'enveloppe de son manteau de remords et d'amertume. Je ne sais même pas si j'ai envie

de pleurer. Si je me permettais une fois de donner libre cours à ces larmes si souvent contenues, peut-être que ce poids oppressant ma poitrine se déliterait ?

Je ferme les paupières. Pourquoi n'ai-je pas eu le courage d'aller les rejoindre dans ce fichu troquet de campagne ? Je me sens lâche, incapable d'assumer mes décisions. Je ne voulais pas devoir justifier mon absence lors de ces si longues années. J'appréhendais de croiser le regard d'Hélène. Je me sens minable et terriblement seule.

Il faut que je me bouge, Cyril ne va pas tarder à rentrer, et je ne tiens pas à lui expliquer d'où je viens. Je ne lui ai rien dit. Ça fait d'ailleurs pas mal de temps qu'on ne se parle plus beaucoup tous les deux. Nous vivons l'un à côté de l'autre, mais nous nous sommes perdus sur des chemins différents. Notre couple s'est éloigné lorsque les enfants sont partis pour leurs études. Aujourd'hui, il nous arrive encore de partager quelques repas, Cyril est souvent absent pour son travail et, lorsqu'il est présent, je trouve toujours un prétexte pour rejoindre l'hôtel, l'arrivée tardive d'un client, la compta... Notre intimité s'est évaporée dans les tourments de l'absence. Je ne sais pas ce qui s'est passé. C'est arrivé comme cela, au fil du temps, comme une plante qu'un jour on découvre desséchée parce qu'on a tout simplement oublié de l'arroser, de lui porter un tant soit peu d'attention. J'ai souvent envisagé qu'il puisse avoir une maîtresse, et je l'aurais bien cherché. Franchement, je crois que cela m'est égal tant qu'il me fiche la paix et que les apparences restent ce qu'elles sont.

Je me redresse, j'observe les murs du salon comme si je les voyais pour la première fois. Je regarde mon quotidien, la lampe jaune offerte par ma belle-mère. Elle est vraiment moche ! Pourquoi est-ce que je l'ai

gardée ? Pourquoi n'ai-je jamais osé la mettre au fond d'un placard ou tout simplement à la déchetterie ? Pourquoi je la laisse m'imposer sa présence dans mon foyer ? Je lui dirais bien que je l'ai cassée sans faire exprès ! Tu parles ! Elle serait fichue de m'en racheter une autre. Ma belle-mère est un peu omniprésente, et je dois admettre que je la tolère plus que je ne l'apprécie, et puis, à vrai dire, je n'ai pas vraiment le choix si je ne veux pas rentrer en conflit avec Cyril...

Sur les murs blancs, des photos racontent l'histoire de mes enfants et de leur père. Le jour de leur naissance, leurs sourires édentés lorsqu'ils étaient jeunes. Leurs premières médailles en sport. Plus âgés, avec Cyril, lors d'un séjour dans les Alpes... Je souris tristement. Le temps passe si vite.

Il n'y a pas un seul portrait de moi, aucun signe de ma présence, de mon histoire, de mon passé sur ces murs... Je n'existe qu'à travers le regard de mes enfants, de mon mari, de cet objectif qui a su saisir ces moments de bonheur figés. Je n'ai partagé aucun de ces épisodes de bonheur avec ma fratrie. Je ne les ai pas autorisés à porter un regard sur ma famille, sur ma réalité.

À cinquante-trois ans, qu'ai-je fait de ma vie ? Je constate lamentablement que je comble le terne de mon quotidien en ne laissant aucune place aux loisirs, à la lecture ou juste au repos ou à la méditation... À tous ces intervalles souvent plus doux que l'existence. Je ne permets jamais à mes pensées de venir bousculer cet équilibre que j'ai mis si longtemps à acquérir. Je suis en éternel mouvement, toujours débordée, entre le travail que nécessitent la gérance de l'hôtel, l'entretien de la maison et l'hygiène de vie que je m'impose pour continuer à ressembler à autre chose qu'un gros tas de graisse. Je cours une heure

tous les matins, quel que soit le temps, et trois soirées par semaine à la piscine municipale j'enchaîne les longueurs pendant plus de deux heures. Je n'ai pas d'amies à proprement parler, je suis une solitaire. Quelques couples, anciens copains de Cyril, viennent parfois nous rendre visite. Notre vie sociale est aussi vide que le fond du puits de ma vie que je contemple aujourd'hui avec frayeur.

Je n'aurais jamais dû me rendre à l'enterrement de mon père. Mes angoisses se bousculent dans ma tête, elles reviennent m'assaillir au plus profond de mon âme. Il faut que je bouge de ce fichu canapé, que je quitte ce chemin des souvenirs. Je me lève, brusquement animée d'un violent besoin de me remplir, de combler les vides.

Dans la cuisine, les portes des placards claquent. Mais où l'ai-je planqué ? Peut-être que Cyril est tombé dessus. Je m'agace ! Derrière des boîtes de conserve, le pot de pâte à tartiner me sourit enfin. J'attrape une cuillère que je plonge dans la texture moelleuse au goût inégalable et engouffre dans ma bouche ma dose d'huile de palme. Je ferme les yeux, me délectant de tant de douceur. Je sens mes muscles se détendre, je soupire de contentement en plongeant une fois, deux fois, trois fois dans le pot. Ce n'est que du bonheur ! J'oublie un instant qui je suis, ce que j'ai été... toutes résolutions dissipées.

Ce plaisir volé est de courte durée. Je regarde, sidérée, le pot à moitié vide, la cuillère encore coincée dans la bouche. Je ne peux réprimer un haut-le-cœur, j'abandonne prestement cuillère et pot pour courir aux toilettes. Je soulève la cuvette, m'agenouille et fourre deux doigts au plus profond de ma gorge. Sans attendre et par habitude, un jet de bile amer m'envahit la bouche pour laisser place à une gluante substance chocolatée, vestiges de cet instant d'égarement. Je reste un long

moment devant la cuvette, les yeux me piquent. Je laisse enfin mes larmes couler, la tête posée sur mes bras contre le rebord de l'émail blanc, le corps secoué de sanglots.

Avec peine, je me relève. Cyril se tient dans l'embrasure de la porte. Il est livide. Nos regards se croisent. Je lis sur son visage tout le dégoût de ce à quoi se résume notre vie.

